

Le faucheur de marguerites

Pierrette Denault

Number 123, Fall 2009

Filiation & Transmission

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/61671ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Denault, P. (2009). Le faucheur de marguerites. *Moebius*, (123), 135–138.

PIERRETTE DENAULT

Le faucheur de marguerites

Trois enfants silencieux. Le dos appuyé contre une botte de foin, ils attendent un signal qui leur viendra de là-haut. De la galerie qui entoure la maison, la maman surveille le ciel, elle aussi.

Un point noir apparaît à l'horizon et, presque au même moment, on entend le bruit d'un moteur. C'est le petit Cessna que pilote le père. Comme un bourdon, il est partout. Et le nez, et les ailes, et la queue, tout brille sous le soleil. Le voici qui s'approche, survole le pré, se met à tourner au-dessus des enfants. La mère descend du balcon et les appelle. Pour elle, cet avion pue le malheur et elle veut faire entrer ses fils dans la grange tout près. Appelle, appelle en vain. L'appareil a déjà viré sur l'aile et il revient vers eux.

Le père leur a promis le plus beau des spectacles. Les deux plus vieux courent à perdre haleine, reviennent sans cesse sur leurs pas. Les bras en croix, ils miment dans le champ les boucles que l'avion dessine là-haut. La mère n'est pas très loin et elle peut entendre leurs rires dans le pré. Le petit, lui, est mort de peur. Il presse ses mains contre ses oreilles. Il ne s'amuse pas : ce ronflement, qui s'en va et qui revient, l'effraie. Tandis que ses frères vrombissent dans le champ, il se met à pleurnicher et va rejoindre sa mère qui file avec lui dans la grange. C'est Namours. Il n'a pas encore trois ans. Ce n'est pas un enfant capricieux, mais un enfant sensible qui fait, sans prévenir, des poussées de fièvre ou des rages de boutons. Son mari trouve qu'elle le couve beaucoup trop. Il lui reproche ça... et bien d'autres choses encore.

L'ainé arrête de courir. Poings sur les hanches, il nargue la mère qui s'en va avec Namours accroché à sa jupe. Dans son dos, elle croit entendre la voix du père, ses sarcasmes, ses moqueries. Puis, avec le bruit du moteur, viennent en prime les vrilles et les loupes. Les garçons de crier et de rire. Namours, lui, n'arrive pas à sécher ses pleurs. Il ne comprend pas comment on peut trouver du plaisir à ce jeu-là. Dans le regard de la mère, les choses se dessinent bien autrement : elle en a jusque-là des âneries de son mari et, sitôt qu'il mettra le pied à terre, il saura sa façon de penser. Cette fois, elle lui dira tout... qu'il boit trop... qu'il devrait se faire soigner avant que tout se mette à basculer... assez, c'est assez!... et ce bébé en chemin. En attendant, elle en a plein les bras avec un bambin de trois ans qui braille sans arrêt.

L'enfant est pris de vertige. Quelque chose lui arrive qu'il ne peut pas nommer. C'est son corps qui l'avertit : ses mains tremblent, il claque des dents et il sent dans sa poitrine son cœur qui bat si vite. Il s'inquiète et ses yeux cherchent ceux de sa mère. Elle ne le regarde pas. Et même si elle le regardait, elle ne le verrait sans doute pas. Ses yeux sont noirs de colère – un spectacle qu'elle veut lui épargner. Quand les vrilles reprennent dans le ciel, elle le serre contre elle, presse la tête blonde sur son ventre encore plein. Son geste rassure l'enfant, qui ravale ses pleurs. Au loin elle voit quatre mains qui flottent au-dessus des marguerites, quatre mains qui lancent des saluts dans l'air et qui applaudissent à tout rompre au moindre mouvement de l'avion. La mère appelle une autre fois. Elle voudrait tant les faire entrer dans la grange. Ici au moins, ils seraient à l'abri de ce qui s'en vient. Comme d'habitude, ses deux plus vieux ne l'écoutent pas.

Le pilote, en haut, veut leur en mettre plein la vue. Il va tenir sa promesse. Ils verront comme il est brave leur papa. À plein gaz, il exécute une double vrille enchaînée et manque d'arracher l'antenne de transmission à deux pas de la maison. La femme tremble de colère. Souvent elle se dit que cet homme finira par la rendre folle, qu'il a bien changé depuis l'Afghanistan, qu'il n'est plus celui qu'elle a marié. Qu'elle devrait peut-être le quitter avant qu'il soit trop tard... Mais parfois, quand il se fait doux et qu'il la

berce – comme tout à l’heure dans leur lit –, elle se répète juste pour elle-même qu’il va finir par changer, qu’une fois la guerre terminée, elle retrouvera l’homme d’avant. Alors, entre deux permissions, elle tente de se faire une raison. De ne pas trop penser à elle. De penser à sa fille, là dans son ventre. De penser aux garçons qui semblent tellement plus heureux quand leur père est de retour.

Sauf Namours. Les cris de son père le terrorisent. Il n’est jamais assez loin de lui. Comme ici dans la grange. Ici, pressé contre elle, son petit pousse un soupir de soulagement chaque fois que le bruit du Cessna disparaît. Il aime le silence quand l’avion s’éloigne derrière la montagne. Il ne le dit pas, mais il aime aussi le silence de la maison quand son père part en voyage. Lorsqu’il le voit frotter ses boutons et cirer ses bottes avec minutie, Namours respire à nouveau. Son père dit parfois de lui qu’il ne sera pas un vrai gars comme ses autres fils, et qu’à force de le couvrir sa mère en fera une mauviette.

Il n’a pas oublié la fois où son père l’avait entraîné dans la piscine. « Viens, on va faire l’avion », avait-il dit. Dans la paume géante du père, l’enfant avait ouvert les bras. Sur le coup, ils avaient souri un bref instant, sa mère et lui. Mais leur quiétude n’avait pas duré. L’homme s’était mis à jouer à la guerre, se servant de son bébé comme d’une mitrailleuse. Le petit, paniqué, s’agrippait au bras de son père. L’autre *tac tac tac* visait dans le bosquet un ennemi invisible. Plus l’enfant et sa mère hurlaient, plus le soldat s’enlisait. Les cris de l’homme couvraient les pleurs de sa femme, ceux de son fils. À la fin, l’enfant était tombé dans la piscine.

Au fond de l’eau, Namours avait retrouvé sa respiration tranquille. Comme il était bien dans ce silence cotonneux à flotter entre deux eaux et à ne rien souhaiter d’autre que ce bercement sourd. L’instant avait été trop court. Des mains s’étaient emparé de lui et l’avait tiré de là. Quelqu’un le couchait dans l’herbe, le massait vigoureusement. Lui, il refusait de respirer, se laissait emporter loin de son père ; loin de tout. Une voix s’était mise à l’appeler. On lui pinçait le nez, une bouche se posait sur la sienne. Très vite il avait retrouvé sa respiration lente, et sa mère l’avait pris dans ses bras. Seul, il était enfin seul avec elle.

Après, Namours n'avait plus jamais supporté que son père le touche. Il avait trouvé refuge dans les bras de sa mère, dans le silence apaisant de son amour. Tout le contraire de ses frères qui se battaient avec leur père, se tiraillaient à qui mieux mieux. Et qui, certains jours, s'en prenaient à leur mère. Surtout quand leur père était parti à la guerre.

De la grange, la mère s'époumone. Mais voilà, l'avion s'éloigne et disparaît à nouveau derrière la montagne. Dans l'herbe haute, les bras des garçons se sont abaissés, leurs cris se sont tus. Le spectacle serait-il déjà terminé? Pourvu que leur père ne soit pas reparti sans le dire comme il le fait parfois. Mais non. Le voici qui revient. À nouveau on entend le grondement du moteur. L'avion vole si bas qu'il frôle les marguerites.

Le déplacement de l'air est si fort, la grange si loin et ils sont si petits soudain. Voyez-les, le ventre, le nez plaqués au sol. Ils ne bougent plus, ne parlent plus. Enlacés, consternés. Tout de même, notre père, il n'est pas un peu fou... voler si près de nos têtes. Malgré la peur, ils risquent un œil. Aperçoivent l'avion qui décroche, l'avion qui va s'encaster dans l'antenne de transmission, l'avion qui reste là, comme un taon engourdi, à téter la sève de ce drôle de pylône.